

**FAUSTO CARUANA
& ITALO TESTA (eds)**

***HABITS:
PRAGMATIST
APPROACHES FROM
COGNITIVE SCIENCE,
NEUROSCIENCE AND
SOCIAL THEORY***

CAMBRIDGE, CAMBRIDGE
UNIVERSITY PRESS, 2021

RECENSION PAR
LOUIS QUÉRÉ

Fausto Caruana, chercheur en neurosciences, et Italo Testa, philosophe, ont fait paraître un important ouvrage collectif sur les habitudes. Comme son titre l'indique, le livre propose une approche pluridisciplinaire du concept d'habitude, dont il souligne la pertinence pour l'étude de la cognition telle qu'elle est aujourd'hui développée dans ce qui s'appelle les « sciences cognitives 4E » (4E = *Embodied, Embedded, Enactive, Extended*). Ces sciences cognitives hétérodoxes (parmi lesquelles l'énactivisme d'inspiration phénoménologique, initialement théorisé par Humberto Maturana et Francisco Varela, 1972/1989, occupe une place centrale) conçoivent la cognition comme une activité que l'on ne peut pas réduire à une représentation ou à un traitement désincarné d'informations. La cognition est donc une activité orientée vers l'action, une activité dépendant d'un domaine d'action particulier et « largement façonnée par l'expérience sensorimotrice, émotionnelle et culturelle » (*Introductory Essay*, H. : 7)¹.

Les protagonistes de ce nouveau paradigme considèrent que la notion d'habitude peut être une pièce maîtresse dans l'alternative qu'ils élaborent aux modèles mentalistes et représentationnalistes de la cognition. Leur référence privilégiée a longtemps été *Phénoménologie de la perception* de Maurice Merleau-Ponty. Ils se rendent compte aujourd'hui que nombre d'intuitions du philosophe français étaient déjà présentes chez les auteurs pragmatistes classiques, notamment chez William James et John Dewey – le livre de ce dernier, *Human Nature and Conduct*, publié en 1922 (à quand la traduction de cet ouvrage en français ?), semble faire autorité pour tous les auteurs rassemblés par Caruana et Testa. La théorie pragmatiste des habitudes les intéresse d'autant plus qu'elle est “biologique-culturelle” et écologique ; elle offre de ce fait une pierre de touche solide pour des recherches tant en neurosciences qu'en anthropologie, en psychologie sociale et en psychologie écologique.

Le livre comporte vingt et un articles répartis en trois groupes, eux-mêmes divisés en trois parties : *The sensorimotor embodiment of habits*

(« The neuroscience of habits » ; « Habits and emotions » ; « Habits and skills ») ; *The enactment of habits in mind and world* (« Habits and the background of action » ; « Habits, intentionality and language » ; « Habits and moral life ») ; *Socially embedded and culturally extended habits* (« Habits, human development and social practices » ; « Habits, cultural artifacts and aesthetics » ; « Habits, social ontology and institutions »).

Vu le nombre d'auteurs, il y a inévitablement des différences non négligeables dans la conceptualisation de l'habitude et dans l'interprétation des textes de référence, chacun retenant l'aspect qui correspond le plus à ses propres intérêts. Les articles les plus éclairants pour quelqu'un qui est déjà un peu familier des thèses de Peirce, James et Dewey, ou encore de Merleau-Ponty, portent sur les similitudes et les différences entre habitudes et *skills* ou entre routines et « habitudes intelligentes » (article de K. Miyaahara, T. G. Ransom & S. Gallagher), sur l'acquisition des habiletés motrices (article de M. L. Cappuccio & J. Ilundáin-Agurruza), sur la formation des habitudes émotionnelles (article de R. Hufendiek), sur le moulage de la sensorimotricité par la culture et la société (articles de R. Menary et de S. Turner), sur le manque de transparence des médiations corporelles et écologiques qui sous-tendent la capacité d'anticipation dans l'action (article de M. Bricker), sur la place de l'habitude dans la délibération morale (articles de M. Johnson et de T. Rockwell), ou encore sur la critique de l'intentionnalisme à l'aide de la problématique deweyenne de l'habitude (article de P. Steiner).

Dans le chapitre 4, par exemple, Rebekka Hufendiek propose une analyse pragmatique des émotions en termes d'activité sensori-motrice, et montre que les habitudes émotionnelles, qui sont des schèmes typiques de comportement, sont façonnées, comme les autres habitudes, par des pratiques déterminées dans un certain environnement social et culturel. Les chapitres 5 et 6 sont, quant à eux, consacrés à l'acquisition des habiletés corporelles dans le sport de haut niveau. Leurs auteurs critiquent diverses explications dualistes ou intellectualistes des habitudes : par exemple, celle de Gilbert Ryle

(1949/2005) qui oppose activités habituelles rigides et activités intelligentes flexibles, et celle d'Hubert Dreyfus (1980), qui soutient que les performances des experts sont complètement « *mindless* », alors que l'on peut considérer qu'elles comportent une forme spécifique d'attention que Miyaahara, Ransom et Gallagher qualifient de « *heedfulness* ».

Nombreux sont les articles du volume qui recherchent une alternative à ces explications, qui tendent à considérer les habitudes comme dépourvues des caractéristiques de l'action intelligente : flexibilité, contrôle par des processus intellectuels de haut niveau (attention, pensée réflexive, jugement, raisonnement, etc.). Les habitudes seraient des manières d'agir rigides, automatiques, inconscientes, et opposées aux actions dirigées par un but. En caractérisant négativement les habitudes, « l'intellectualisme crée une polarisation entre, d'un côté, l'intelligence, la flexibilité et l'anticipation inhérentes aux processus de contrôle délibéré, de l'autre, le caractère de réflexe mécanique et rigide des routines motrices habituelles » (Cappuccio & Ilundáin-Agurruza : 146).

Les explications intellectualistes sont courantes non seulement en philosophie, en psychologie et en sociologie², mais aussi dans les neurosciences. Cependant, nombre de recherches récentes dans ce dernier domaine ont montré que « la compétence motrice n'est pas simplement la mise en œuvre mécanique d'instructions pour l'exécution, subordonnée à une décision rationnelle, délibérée, [et qu']une forme implicite de compréhension incarnée est associée dès le début à une familiarité motrice » (*ibid.* : 150).

James n'aurait-il pas lui-même cédé à l'intellectualisme dans sa psychologie de l'habitude, en dépit de sa critique récurrente de ce « vice majeur » (Dewey, 1925/2012) de la philosophie et des sciences humaines ? La thèse que soutiennent dans leur article, apparemment à l'encontre du point de vue des éditeurs du volume, M. L. Cappuccio et J. Ilundáin-Agurruza est que James a de fait contribué à populariser une explication dualiste et intellectualiste des habitudes. Selon eux,

c'est Dewey qui a ouvert la voie à une tout autre approche, en conférant aux habitudes leur propre forme de flexibilité et d'intelligence : elles sont anticipatrices, adaptatives, sensibles au contexte et aux circonstances, et orientées vers un but. En cela Dewey a largement anticipé la problématique de l'intentionnalité motrice de Merleau-Ponty, sous-jacente à son analyse des habitudes : « D'une façon qui ressemble de manière frappante à l'approche pragmatiste de Dewey dans *Human Nature and Conduct*, des phénoménologues tels que Merleau-Ponty ont caractérisé le comportement mettant en œuvre des habitudes dans l'action habile (*skillful action*) comme une forme de savoir incarné, littéralement un "savoir qui est dans les mains" (Merleau-Ponty), qui est nécessaire pour faire face de manière appropriée aux contingences pragmatiques. » (*Ibid.* : 153).

M. L. Cappuccio et J. Ilundáin-Agurruza choisissent l'acquisition de routines motrices dans le sport de haut niveau comme exemple pour contrer les explications intellectualistes de l'habitude : « Un contrôle adaptatif et flexible d'actions complexes rapides serait impossible s'il n'était pas soutenu par un répertoire de plus en plus large et robuste de dispositions habituelles facilement accessibles pour des tâches complètes orientées vers un but. » (*Ibid.* : 139). L'acquisition de telles dispositions automatisées n'est pas seulement une affaire d'entraînements répétitifs, car elle suppose une maturation, une diversification et une consolidation d'habiletés sensori-motrices spécifiques à certaines tâches, qui gagnent progressivement en flexibilité et en adaptabilité : « L'automatisation est toujours ouverte à l'amélioration et à la révision. » (*Ibid.* : 152). C'est une pratique auto-correctrice d'une habileté déjà acquise qui permet ce développement. Par ailleurs, l'athlète bien « routiné » peut être parcimonieux, aussi bien dans l'accomplissement de ses mouvements que dans son attention et ses efforts cognitifs. Il se passe en grande partie de délibération et de réflexion. À noter cependant qu'en sport comme ailleurs, on peut contracter de mauvaises habitudes, et toutes les habitudes ne véhiculent pas un savoir pratique. L'entraînement ne réussit pas à développer une réelle expertise s'il se réduit à répéter de façon

aveugle des séquences stéréotypées de mouvements. On retrouve là un thème cher à Dewey (qui le différencie aussi de Peirce) : la répétition n'est pas au principe de l'acquisition des habitudes. Elle est elle-même rendue possible par la présence d'une habitude.

Il y a, me semble-t-il, une composante de l'approche de Dewey que la plupart des auteurs qui se réfèrent à *Human Nature and Conduct* ont du mal à intégrer dans leur réflexion : à savoir l'intériorité mutuelle de l'habitude et de l'environnement, ou de l'habitude et de la situation. De ce point de vue, considérer l'habitude comme un concept relationnel, parler d'*attunement* du corps à l'environnement ou utiliser la problématique gibsonienne des *affordances* (cf. le chapitre 5, intitulé « What the situation affords ») s'avère insuffisant. Pour Dewey, en effet, les habitudes sont des organisations acquises d'activités, dans lesquelles l'environnement, à la fois naturel et social, accomplit sa part ; elles sont des manières d'incorporer et d'utiliser celui-ci, et, faut-il ajouter, d'être utilisé par lui. Sollicitées par les situations, elles ne sont pas seulement *dans* celles-ci (ce qui est habituellement reconnu) mais aussi *d'elles*, comme il l'expliquait dans *Essays in Experimental Logic*³. C'est parce que l'on a des habitudes que l'on peut avoir un environnement dont les composantes sont des « *agencies of doing* » (elles sont des « ajustements de l'environnement » et pas seulement des « ajustements à l'environnement »), ainsi qu'être dans une situation déterminée – en effet, elles constituent les situations. Les habitudes ne sont donc pas encloses dans l'individu ; elles ne sont pas des possessions privées d'une personne, bien qu'en fassent partie la disposition d'habiletés, la maîtrise de techniques ou de méthodes (les habitudes sont des *arts*, explique Dewey). Elles sont « distribuées », au sens où l'on dit de la cognition qu'elle est « distribuée » ; elles sont de nature transactionnelle, et pas seulement relationnelle ou interactionnelle. Elles nécessitent néanmoins une « mécanisation » ou une « routinisation », c'est-à-dire le frayage et la stabilisation de voies de réponse sensori-motrices, ancrées dans le système nerveux.

C'est de ce dernier aspect que les neurosciences tentent de rendre compte. Mais le chemin qu'elles empruntent est semé d'embûches : « cérébro-centrisme »⁴, « sophisme de l'homoncule » (Bennett & Hacker, 2003), remplacement de la dualité du corps et de l'esprit par celle du corps et du cerveau, amalgame sémantique (mélange de deux vocabulaires incompatibles, celui des concepts psychologiques et celui de la neurophysiologie ou de la neurochimie)⁵.

Les analyses qui nous sont proposées dans le volume par les chercheurs en neurosciences sur la formation et le fonctionnement des habitudes se réclament sans doute plus spontanément de James, et de son idée de plasticité du cerveau, que de Dewey, dont le point de vue transactionnaliste est plus difficile à concrétiser dans des recherches qui tendent à faire du système nerveux « le siège des événements mentaux », et à le réduire au cerveau, « et même au cortex du cerveau » (Dewey, 1925/2012 : 272)⁶. Pour James, en effet, « la philosophie de l'habitude est [...] essentiellement un chapitre de la physique beaucoup plus qu'un chapitre de la physiologie ou de la psychologie », car « dès qu'on essaie de définir la nature de l'habitude, on est ramené aux propriétés fondamentales de la matière » (James, 1909 : 185-186). Et James de mettre l'accent sur la contribution du cerveau : « Une habitude acquise n'est autre chose, au point de vue physiologique, qu'une nouvelle voie de décharge nerveuse créée dans le cerveau, voie que certains courants afférents tendent désormais à prendre comme voie de sortie. » (*Ibid.* : 172). Pour lui, la plasticité du tissu neuronal n'est qu'un cas de la plasticité générale des « matériaux organiques » : « Les phénomènes d'habitude sont dus chez les êtres vivants à la plasticité des matériaux organiques dont leurs corps sont composés. » (*Ibid.* : 186). C'est d'ailleurs aussi ce que pensait Peirce : il y a des habitudes des neurones, des habitudes de connexions et d'« associations nerveuses ». Par exemple dans « Comment se fixe la croyance », Peirce évoque « l'habitude nerveuse par suite de laquelle l'odeur d'une pêche fait venir l'eau à la bouche » (Peirce, 2002 : 222).

Dewey ne contredit pas ses illustres prédécesseurs sur ce point : « Pour comprendre l'existence de manières organisées de faire (*organized ways*) ou d'habitudes, nous avons sûrement besoin de nous tourner vers la physique, la chimie et la physiologie plutôt que vers la psychologie. » (Dewey, 1922 : 45). Mais il s'en sépare résolument sur d'autres. Il rejette notamment le modèle atomiste de la psychologie associationniste, encore présent chez James, ainsi que son introspectionnisme. Son approche se veut résolument holiste : il convient de tenir compte à la fois de l'intériorité mutuelle de l'habitude et de l'environnement, et, s'agissant de l'organisme, de « l'interdépendance délicate, intime et subtile, qui existe entre les structures et les processus organiques » (*ibid.*).

Alors, qu'apportent les neurosciences à la compréhension des habitudes ? Trois choses, répondent les éditeurs du volume dans leur introduction substantielle :

1. La formation des habitudes est « un processus complexe, caractérisé par un recrutement dynamique et changeant [en fonction des phases de l'apprentissage] de réseaux [neuraux] en interaction » (*Introductory Essay*, H : 10).

2. L'automatisation de la conduite n'est pas à opposer au comportement orienté vers des buts ; il y a plutôt interaction entre eux, ce que prouve le fait que, dans la phase initiale de la formation d'une habitude, les réseaux neuronaux impliqués sont ceux qui prédominent dans la recherche de récompenses. La phase suivante se caractérise par le passage d'un comportement orienté vers un but à un comportement de type stimulus-réponse.

3. Il y aurait, dans la formation d'une habitude, un « codage pragmatique » (c'est-à-dire en termes de buts d'action) des objets manipulables et des actions des autres. C'est ce que prouverait le phénomène des neurones miroirs, dans lequel le système moteur est aussi « recruté lors de l'observation passive de stimuli visuels incluant des objets

manipulables et les actions des autres ». Il le serait également lors de la répétition d'actions imaginées. En outre, le mécanisme des neurones miroirs interviendrait non seulement dans le système moteur, mais aussi dans le « cerveau social, incluant l'émotion, les sensations et le langage » (cf. par exemple le chapitre 3, intitulé « Emotional mirroring promotes social bonding and social habits: An insight from laughter »). On notera que le courant de recherche italien sur le phénomène des neurones miroirs est très présent dans cet ouvrage.

La place accordée à la répétition et à l'imitation par certaines explications neuroscientifiques de l'habitude (l'habitude comme comportement répétitif, formé par la répétition des mêmes gestes et mouvements) n'est sans doute pas entièrement congruente avec l'esprit pragmatiste revendiqué. Cela relève souvent de ce que George Herbert Mead (1934/2006) appelait la « vieille psychologie ». Dewey était aussi sceptique que Mead sur les vertus explicatives de l'imitation ; quand elle est invoquée, elle est tout à fait secondaire. Elle peut tout au plus rendre compte de la formation de routines « sclérosées », mais sûrement pas des habitudes « intelligentes » qui ne prescrivent jamais un comportement totalement déterminé.

Quant à l'explication par la répétition, elle relève encore « de la théorie des unités indépendantes et successives d'excitation-réaction », c'est-à-dire de la psychologie des arcs réflexes, critiquée dans l'article fameux de 1896, « The Reflex Arc Concept in Psychology » : « Dans l'habitude et l'apprentissage, l'association est renforcée non par simple répétition, mais par l'institution d'une interaction et d'une intégration effectives des énergies de l'organisme et de l'environnement. » (Dewey, 1938/1993 : 90). Cette institution confère « flexibilité et réadaptabilité » aux habitudes acquises. Cela est notamment manifeste dans l'apprentissage d'un art de faire ou d'une technique : il n'y a pas de répétition exacte d'un exercice à l'autre, sinon il n'y aurait pas d'apprentissage. En effet, une répétition mécanique ne produit pas de schème ou de structure d'activité. Il y a bien répétition dans l'apprentissage, ou dans l'entraînement, mais cette répétition

n'est pas une réitération d'actions identiques. En effet, l'apprenti ne répète pas exactement ses gestes précédents, mais produit chaque fois un accomplissement similaire, mais légèrement différent, qui permet de les améliorer. Il découvre peu à peu une sorte d'« idéal » de la réalisation » (Chambon, 1974 : 449).

Il n'y a pas que le recours à la répétition et à l'imitation comme *explanantia* qui peut manquer de congruence avec l'esprit pragmatiste. Le statut même de l'objet de l'enquête, à savoir l'habitude comme entité à caractériser, est aussi en jeu. Dans leurs écrits communs de la fin des années 1940, John Dewey et Arthur Bentley constataient la « vérité triste » suivante : « La longue habitude des professionnels [de la pensée] a été de prendre des mots du vocabulaire commun, de les rigidifier par une prétendue définition, puis, pour terminer, d'hypostasier des "entités". Une fois données les "entités" et leurs "noms propres", on peut se passer de tout contact factuel, notamment de toute observation soigneusement contrôlée. Les noms déterminent la trajectoire et tiennent le levier de commande. [...]. Dans de telles interprétations théoriques quelque chose d'inobservable a été glissé en-dessous de quelque chose qui nomme un comportement [...]. L'absurdité est ainsi standardisée ; elle fait que non seulement la théorie de la connaissance, mais aussi la linguistique, la psychologie, la sociologie et la philosophie se mettent à marcher sur des jambes artificielles, qui plus est chancelantes et boiteuses. C'est ce qui se produit quand on convertit le sujet et l'objet d'une phrase en des sortes d'entités déconnectées et non observables. » (Dewey & Bentley, 1946 : 550).

Pour parer à une telle absurdité, Dewey a inlassablement recommandé de substituer des verbes et des adverbes aux substantifs. Mais en quoi peut consister une approche adverbiale de l'habitude ? C'est une des questions auxquelles se confronte Pierre Steiner (le seul auteur français dans le volume) dans son texte intitulé « Habits, meaning and intentionality ». La réponse d'inspiration deweyenne qu'il formule est : les habitudes ne sont pas des objets ou des processus spécifiques,

mais des qualités des transactions entre les organismes et leur environnement ; elles sont des modes d'organisation de l'expérience, « des activités organisées acquises », des « combinaisons d'actes », bref des arts de faire ou des techniques, ou encore, des « structures situationnelles » : « Adoptant une caractérisation adverbialiste, Dewey nous explique que les habitudes nous prédisposent non pas à des *actes particuliers*, mais à des *modes de réponse*. » (Steiner : 227).

Il convient de souligner le corollaire empirique d'un tel adverbialisme. Plutôt que de deviser sur les subtilités d'un concept, qui intellectualise l'expérience, il faut s'appliquer à observer les modalités concrètes d'acquisition et de mise en œuvre d'arts de faire, avec leur ancrage à la fois organique et culturel (ce que font bien d'ailleurs certains articles du volume). Les habitudes sont assurément des phénomènes biologiques ; mais elles sont aussi formées dans le cadre des coutumes d'un groupe, qui sont des habitudes collectives. Comment ces coutumes peuvent-elles façonner le substrat organique des habitudes ? On retrouve *in fine* la question soulevée par Marcel Mauss dans son essai sur les techniques du corps (Mauss, 1936/1950), à laquelle des neurosciences trop « cérébro-centrées » peuvent difficilement répondre.

BIBLIOGRAPHIE

- BENNETT Maxwell R & Peter M. S. HACKER (2003), *Philosophical Foundations of Neuroscience*, Oxford, Blackwell.
- CHAMBON Roger (1974), *Le Monde comme perception et réalité*, Paris, Vrin.
- COLOMBETTI Giovanni & Eder ZAVALA (2019), « Are Emotional States Based in the Brain? A Critique of Affective Brainocentrism from a Physiological Perspective », *Biology and Philosophy*, 34 (45). En ligne : (<https://doi.org/10.1007/s10539-019-9699-6>).
- DEWEY John (1896), « The Reflex Arc Concept in Psychology », *The Psychological Review*, 3 (4), p. 357-370.
- DEWEY John (1916/2007), *Essays in Experimental Logic*, Carbondale, Southern Illinois University Press.
- DEWEY John (1922), *Human Nature and Conduct*, in *The Middle Works*, vol. 14, ed. by Jo Ann Boydston, Carbondale, Southern Illinois University Press, p. 1-227.
- DEWEY John (1925/2012), *Expérience et nature*, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (1938/1993), *Logique. Théorie de l'enquête*, Paris, Presses universitaires de France.
- DEWEY John & Arthur F. BENTLEY (1946), « Transactions as Known and Named », *Journal of Philosophy*, 43 (20), p. 533-551.
- DREYFUS Hubert L., DREYFUS Stuart E. & Paul ANTHANASIOU (1986), *Mind Over Machine : The Power of Human Intuition and Expertise in the Era of the Computer*, New York, The Free Press.
- JAMES William (1909), *Précis de psychologie*, Paris, Marcel Rivière.
- MATURANA Humberto & Francisco VARELA (1972/1989), *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant*, Paris, Seuil.
- MAUSS Marcel (1936/1950), « Les techniques du corps », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, p. 365-386.
- MEAD George H. (1934/2006), *L'Esprit, le soi et la société*, Paris, Presses universitaires de France.
- MERLEAU-PONTY Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- PEIRCE Charles S. (2002), *Pragmatisme et pragmaticisme. Œuvres 1*, Paris, Cerf.
- RYLE Gilbert (1949/2005), *La Notion d'esprit. Pour une critique des concepts mentaux*, Paris, Payot.
- STEINER Pierre (2019), *Désaturer l'esprit*, Paris, Questions théoriques.

NOTES

1 Pour une critique de cette conception de la cognition en termes d'activité, cf. Steiner (2019, chap.3). Les « sciences cognitives 4E » ne sont peut-être pas aussi différentes qu'elles le prétendent des programmes de recherche qu'elles critiquent.

2 Elles prédominent dans la tradition sociologique. Les seules exceptions, selon les éditeurs du volume, sont Marcel Mauss, Norbert Elias et Pierre Bourdieu.

3 « Les habitudes entrent dans la *constitution* de la situation ; elles ne lui sont pas extérieures ; elles sont à la fois en elle et d'elle. » (Dewey, 1916/2007 : 141).

4 Le cérébro-centrisme a été vivement critiqué à l'intérieur même des sciences cognitives 4E. Cf. par exemple Colombetti & Zavala (2019).

5 Un énoncé tel que le suivant manifeste à mes yeux un tel amalgame : « Le Self et l'habitude ont quelques bases neuronales communes » (p. 18).

6 Sur l'influence (néfaste ?) de James sur les neurosciences contemporaines, voir Bennett & Hacker (2003).